



Proposition n° 1

La Parole, une arme politique



 **Sujet fin de séquence : Corneille, *Cinna*, Acte III, scène IV, 1641.**

ÉMILIE

- Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ;
Abandonne ton âme à son lâche génie ;
- 5 Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
- 10 Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras ;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
- 15 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
- 20 Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux-semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.

- Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
- 25 Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meure tienne :
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
- 30 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'a fait.
- 35 Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'était destinée :
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA

- Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
- 40 Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.

Question d'interprétation littéraire : Qui est le tyran dans cet extrait ?

📖 Texte étudié n° 1 : *Œdipe Roi*, 2^{ème} Episode, v.532-631, la scène d'agôn entre Créon et Œdipe, Sophocle, Ve avant J-C.

OEDIPE. - Hé là ! que fais-tu donc ici ? Quoi ! tu as le front, insolent, de venir jusqu'à mon palais, assassin qui en veut clairement à ma vie, brigand visiblement avide de mon trône !... Mais, voyons, parle, au nom des dieux ! qu'as-tu saisi en moi lâcheté ou sottise ? - pour que tu te sois décidé à me traiter de cette sorte ? Ou pensais-tu que je ne saurais pas surprendre ton complot en marche, ni lui barrer la route, si je le surprénais ? La sottise est plutôt dans ton projet, à toi, toi qui, sans le peuple, toi qui, sans amis, pars à la conquête d'un trône que l'on n'a jamais obtenu que par le peuple et par l'argent.

CRÉON. - Sais-tu ce que tu as à faire ? Tu as parlé : laisse-moi parler à mon tour, puis juge toi-même, une fois que tu m'auras entendu.

OEDIPE. - Tu parles bien, mais moi, je t'entends mal. Je te trouve à la fois hostile et inquiétant.

CRÉON. - Sur ce point justement, commence par m'écouter.

OEDIPE. - Sur ce point justement, ne commence pas par dire que tu n'es pas un félon.

CRÉON. - Si vraiment tu t'imagines qu'arrogance sans raison constitue un avantage, tu n'as plus alors ton bon sens.

OEDIPE. - Si vraiment tu t'imagines qu'un parent qui trahit les siens n'en doit pas être châtié, tu as perdu aussi le sens.

CRÉON. - J'en suis d'accord. Rien de plus juste. Mais quel tort prétends-tu avoir subi de moi ? dis-le.

OEDIPE. - Oui ou non, souhaiterais-tu que Je devais envoyer quérir l'auguste devin ?

CRÉON. - Et, à cette heure encore, je suis du même avis.

OEDIPE. - Dis-moi donc depuis quand votre roi Laïos...

30 CRÉON. - A fait quoi ? je ne saisis pas toute ta pensée.

OEDIPE. - il a disparu, victime d'une agression mortelle.

CRÉON. - On compterait depuis beaucoup de longues et de vieilles années.

OEDIPE. - Notre devin déjà exerçait-il son art ?

35 CRÉON. - Oui, déjà aussi sage, aussi considéré.

OEDIPE. - Parla-t-il de moi en cette occurrence ?

CRÉON. - Non, jamais, du moins devant moi.

OEDIPE. - Mais ne vous êtes-vous pas d'enquête sur le mort ?

40 CRÉON. - Si ! Cela va de soi - Sans aboutir à rien.

OEDIPE. - Et pourquoi le sage devin ne parlait-il donc pas alors ?

CRÉON. - Je ne sais. Ma règle est de me taire quand je n'ai pas d'idée.

45 OEDIPE. - Ce que tu sais et ce que tu diras, si tu n'as pas du moins perdu le sens...

CRÉON. - Quoi donc ? Si je le sais, je ne cacherai rien.

OEDIPE. - C'est qu'il ne m'eût Jamais, sans accord avec toi, attribué la mort de Laïos.

50 CRÉON. - Si c'est là ce qu'il dit, tu le sais par toi-même. Je te demande seulement de répondre, toi, à ton tour, ainsi que je l'ai fait pour toi.

OEDIPE. - Soit ! interroge-moi Ce n'est pas en moi qu'on découvrira l'assassin !

55 CRÉON. - Voyons : tu as bien épousé ma sœur.

OEDIPE. -Il me serait bien malaisé d'aller prétendre le contraire.

CRÉON. - Tu règues donc sur ce pays avec des droits égaux aux siens ?

60 OEDIPE. - Et tout ce dont elle a envie, sans peine elle l'obtient de moi.
CRÉON. - Et n'ai-je pas, moi, part égale de votre pouvoir à tous deux ?
OEDIPE. - Et c'est là justement que tu te révèles un félon !
65 CRÉON. - Mais non ! Rends-toi seulement compte de mon cas. Réfléchis à ceci d'abord : crois-tu que personne aimât mieux régner dans le tremblement sans répit, que dormir paisible tout en jouissant du même pouvoir ? Pour moi, je ne suis pas né avec le désir d'être roi, mais bien avec celui de
70 vivre comme un roi. Et de même quiconque est doué de raison. Aujourd'hui, j'obtiens tout de toi, sans le payer d'aucune crainte : si je régnais moi-même, que de choses je devrais faire malgré moi ! comment pourrais-je donc trouver le trône préférable à un pouvoir, à une autorité qui ne
75 m'apportent aucun souci ? Je ne me leurre pas au point de souhaiter plus qu'honneur uni à profit. Aujourd'hui je me trouve à mon aise avec tous, aujourd'hui chacun me fête, aujourd'hui quiconque a besoin de toi vient me chercher jusque chez moi : pour eux, le succès est là tout entier. Et je
80 lâcherais ceci pour cela ? Non, raison ne saurait devenir déraison. Jamais je n'eus de goût pour une telle idée. Et je n'aurais pas admis davantage de m'allier à qui aurait agi ainsi. La preuve ? Va à Pythô tout d'abord, et demande si je t'ai rapporté exactement l'oracle. Après quoi, si tu peux prouver
85 que j'aie comploté avec le devin, fais-moi mettre à mort : ce n'est pas ta voix seule qui me condamnera, ce sont nos deux voix, la mienne et la tienne. Mais ne va pas, sur un simple soupçon, m'incriminer sans m'avoir entendu. Il n'est pas

équitable de prendre à la légère les méchants pour les bons,
90 les bons pour les méchants. Rejeter un ami loyal, c'est en fait se priver d'une part de sa propre vie, autant dire de ce qu'on chérit plus que tout. Mais cela, il faut du temps pour l'apprendre de façon sûre. Le temps seul est capable de montrer l'honnête homme, tandis qu'il suffit d'un
95 jour pour dévoiler un félon.
LE CORYPHÉE. - Qui prétend Se garder d'erreur trouvera qu'il a bien parlé. Trop vite décider n'est pas sans risque, roi.
OEDIPE. - Quand un traître, dans l'ombre, se hâte vers moi, je dois me hâter, moi aussi, de
100 prendre un parti. Que je reste là sans agir, voilà son coup au but et le mien manqué.
CRÉON. - Que souhaites-tu donc ? M'exiler du pays ?
OEDIPE. - Nullement : c'est ta mort que je veux, ce n'est pas ton exil.
105 CRÉON. - Mais montre-moi d'abord la raison de ta haine.
OEDIPE. - Tu prétends donc être rebelle ? Tu te refuses à obéir ?
CRÉON. - Oui, quand je te vois hors de sens.
OEDIPE. - J'ai le sens de mon intérêt.
110 CRÉON. - L'as-tu du mien aussi ?
OEDIPE. - Tu n'es, toi, qu'un félon.
CRÉON. - Et si tu ne comprends rien ?
OEDIPE. - N'importe ! obéis à ton roi.
CRÉON. - Pas à un mauvais roi.
115 OEDIPE. - Thèbes ! Thèbes !
CRÉON. - Thèbes est à moi autant qu'à toi.
LE CORYPHÉE. - ô princes, arrêtez !...

Texte étudié n° 2 : Les Tragiques, Agrippa d'Aubigné, « Misères », v. 56 à 96



Les Tragiques sont divisés en sept chants. Le premier, « Misères », est consacré à la France déchirée par les guerres civiles qui opposent catholiques et protestants. Au début de ce chant, D'Aubigné justifie son projet littéraire : les événements politiques lui font abandonner la poésie profane et légère pour une poésie grave et tragique. Rédigé à partir de 1577, Les Tragiques apparaissent en publication clandestine en 1616.

Je n'écris plus les feux d'un amour inconnu¹,
Mais, par l'affliction plus sage devenu,
J'entreprends bien plus haut, car j'apprends à ma plume
Un autre feu, auquel la France se consume.
5 Ces ruisselets d'argent, que les Grecs nous feignaient²,
Où leurs poètes vains³ buvaient et se baignaient,
Ne courent plus ici mais les ondes si claires
Qui eurent les saphirs et les perles contraires⁴
Sont rouges de nos morts ; le doux bruit de leurs flots,
10 Leur murmure plaisant heurte contre des os.
Telle⁵ est en écrivant ma non commune image

Autre fureur qu'amour reluit en mon visage ;
Sous un inique Mars⁶, parmi les durs labeurs
Qui gâtent le papier et l'encre de sueurs,
15 Au lieu de Thessalie⁷ aux mignardes⁸ vallées
Nous avorton⁹ ces chants au milieu des armées
En délaçant nos bras¹⁰ de crasse tout rouillés¹¹,
Qui n'osent s'éloigner des brassards dépouillés¹².
Le luth que j'accordais avec mes chansonnettes
20 Est ores¹³ étouffé de¹⁴ l'éclat des trompettes ;
Ici le sang n'est feint¹⁵, le meurtre n'y défaut¹⁶ ;
La mort joue elle-même en ce triste échafaud¹⁷,

¹ Abandon de la poésie amoureuse pour une poésie engagée.

² Dans la mythologie grecque, les Muses se baignent dans la source Hippocrène ; « feindre » signifie « imaginer », représenter par l'art.

³ Qui s'occupent de sujets sans consistance.

⁴ Pour rivales ; les eaux (« ondes s) avaient une pureté qui pouvait rivaliser avec celle des saphirs et des perles.

⁵ Annonce les deux points à la fin du vers : « voici quelle image inattendue je vais donner à mes vers » (non plus le visage de l'amour mais celui de la guerre).

⁶ Mars est le dieu de la Guerre ; « sous un inique Mars » : pendant une injuste guerre.

⁷ Dans la poésie grecque, vallée réputée pour sa fraîcheur et son calme.

⁸ Gracieuses.

⁹ Au lieu de l'expression attendue, faire naître la poésie, D'Aubigné emploie cette affreuse image de l'avortement, pour signifier qu'il donne le jour malgré lui à une poésie macabre.

¹⁰ En ôtant la cuirasse qui couvre le bras, le brassard.

¹¹ Les soldats n'ont pas le temps de nettoyer leur cuirasse entre chaque bataille.

¹² Les soldats ôtent leur cuirasse mais ne s'en éloignent pas, car le combat reprend incessamment.

¹³ Désormais.

¹⁴ Par.

¹⁵ À partir de ces vers, D'Aubigné oppose la réalité de la guerre à l'imitation que la littérature, le théâtre en particulier, peut -en donner ; ainsi le sang qui coule n'est pas une imitation ; il s'agit d'un sang bien réel, non d'une métaphore littéraire.

¹⁶ N'y manque pas.

¹⁷ D'Aubigné poursuit l'idée des vers précédents : comme le sang coule réellement au lieu d'être une simple imitation, la mort est effectivement présente, ce n'est pas un acteur de théâtre qui tient son rôle ; la scène de

La parole, une arme politique, Textes étudiés



- Le juge criminel tourne et emplit son urne¹⁸.
D'ici la botte en jambe¹⁹, et non pas le cothurne,
25 J'appelle Melpomène²⁰ en sa vive fureur,
Au lieu de l'Hippocrène²¹ éveillant cette sœur
Des tombeaux rafraîchis²², dont il faut qu'elle sorte
Échevelée, affreuse, et bramant de la sorte
Que fait la biche après le faon qu'elle a perdu.
30 Que la bouche lui saigne, et son front éperdu
Fasse noircir du ciel les voûtes éloignées,
Qu'elle épargille en l'air de son sang deux poignées²³
Quand épuisant ses flancs de redoublés sanglots
De sa voix enrouée elle bruera ces mots :
35 « Ô France désolée ! ô terre sanguinaire,
Non pas terre mais cendre ! ô mère, si c'est mère
Que trahir ses enfants aux²⁴ douceurs de son sein
Et quand on les meurtrit les serrer de sa main²⁵ !
Tu leur donnes la vie, et dessous ta mamelle
40 S'émeut des obstinés la sanglante querelle ;
Sur ton pis blanchissant ta race se débat²⁶,
Là le fruit de ton flanc²⁷ fait le champ du combat. »



théâtre est nommée « échafaud » : les planches qu'on a assemblées pour jouer vraiment ce sombre drame ne forment plus une scène mais le plancher du gibet.

¹⁸ L'urne est la boîte dans laquelle on dépose la sentence dans un procès ; ici, le juge « criminel » (qui ne cherche donc que la condamnation agite son urne (qui devrait, au contraire, par sa stabilité symboliser un procès équitable, serein) et la remplit (donc ne cherche qu'à condamner le plus de gens possible).

¹⁹ D'Aubigné se chausse d'une botte, chaussure militaire, et non du cothurne, chaussure de l'acteur de la tragédie grecque.

²⁰ Muse de la tragédie.

²¹ Source où les Muses se baignent.

²² Faisant sortir la Muse non de la source mais des tombes fraîchement creusées.

²³ Geste de deuil, mais accentué, car les anciens jetaient en l'air deux poignées de cendre.

²⁴ Quand ils sont encore aux.

²⁵ Les étrangler de sa propre main.

²⁶ Se bat pour le lait.

²⁷ Double construction : « le fruit de ton flanc » signifie le lait ; la possession du lait transforme le corps de la mère en un champ de combat (« fait de ton flanc le champ du combat »)

 **Texte étudié n° 3 : Cinna, Acte I, scène 3, Corneille, le discours de Cinna à Emilie, 1641**

L'action de la pièce se déroule à Rome sous le règne d'Auguste. Un complot se prépare contre lui, mené par des partisans de la République. Cinna, le chef des conjurés, vient retrouver son amante, Emilie, qui a des griefs personnels contre l'empereur qui avait fait mourir son père. Dans une longue tirade, il lui fait le compte rendu de son action auprès des conspirateurs afin de la séduire.

Cinna :
(...)
« - Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
5 Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
"Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux ;
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
10 Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
À ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis et de ligues,
15 Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi !"
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
20 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
25 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;

Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
30 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
35 Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
40 Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
45 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
50 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
55 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
(...)

📖 Texte n° 1 : Le Mariage de Figaro, V, 3, Beaumarchais, 1778.

Figaro est le valet du comte Almaviva depuis de nombreuses années. Il l'a aidé à conquérir sa femme et s'est montré un valet fidèle. Or, le jour de son mariage, il apprend que le comte convoite sa future femme, Suzanne, et il croit que celle-ci l'a trahi.

Figaro, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre : O femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi comme un benêt... Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! - Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: chiens de chrétiens! - Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. - Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. (...)

 **Texte n°2 : *Lorenzaccio*, Acte I, scène 2, Musset, 1832.**

La pièce se déroule à Florence au XVI^e siècle. Le duc Alexandre de Médicis, qui a usurpé le pouvoir, règne sur Florence en tyran avec l'appui du Saint-Empire et du Pape. Ce dialogue se déroule à l'aube, dans les rues de Florence, entre deux marchands à la porte de leur boutique. L'orfèvre Mondella et un marchand de soieries échangent leurs impressions à propos d'un mariage qui s'est déroulé la veille.

LE MARCHAND — Et qui est tout à fait vénérable, voisin, et qui fait gagner les marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier et examiner toutes les étoffes. Que Dieu conserve son altesse ! La cour est une belle chose.

L'ORFEVRE — La cour ! le peuple la porte sur le dos, voyez-vous ! Florence était encore, il n'y a pas longtemps de cela, une bonne maison bien bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes familles, en étaient les colonnes. Il n'y en avait pas une, de toutes ces colonnes, qui dépassât les autres d'un pouce ; elles soutenaient à elles toutes une vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là-dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux architectes mal avisés qui ont gâté l'affaire ; je vous le dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille Médicis, et d'en faire un clocher, lequel clocher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savez-vous, voisin, comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la tête trop lourde et une jambe de moins, on a remplacé le pilier devenu clocher par un gros pâté informe fait de boue et de crachat, et on a appelé cela la citadelle. Les Allemands se sont installés dans ce maudit trou comme des rats dans un fromage ; et il est bon de savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigret, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade. C'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plate-forme, qu'un bâtard, une moitié de Médicis, un butor que le ciel avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, couche dans le lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres ; et encore le paye-t-on pour cela.

LE MARCHAND — Peste ! comme vous y allez ! Vous avez l'air de savoir tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin Mondella.

L'ORFEVRE — Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font ! (*Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux. — Passe un bourgeois avec sa femme.*)

 **Texte n°3 : Les mains sales, Sartre, 1948.**

L'action se situe pendant la Seconde Guerre mondiale dans un pays imaginaire d'Europe de l'Est. Sartre utilise le contexte politique de l'époque de la Guerre froide, et des dilemmes qui se posent à certains partis communistes européens qui hésitent entre l'alliance avec d'autres partis plus modérés ou la lutte solitaire pour le pouvoir. Hoederer, un des dirigeants du parti, est partisan d'une alliance. Les autres le considèrent comme un traître et veulent sa mort. Hugo, jeune intellectuel intransigeant, qui a adhéré au parti par idéal alors qu'il est issu d'un milieu bourgeois, est chargé de l'assassinat. Il est pris entre sa mission et une certaine admiration pour Hoederer.

HUGO

Le Parti a un programme : la réalisation d'une économie socialiste, et un moyen : l'utilisation de la lutte de classes. Vous allez vous servir de lui pour bâtir une politique de collaboration de classes dans le cadre d'une économie capitaliste. Pendant des années vous allez mentir, ruser, louvoyer, vous irez de compromis en compromis ; vous défendrez devant nos camarades des mesures réactionnaires prises par un gouvernement dont vous ferez partie. Personne ne comprendra : les durs nous quitteront, les autres perdront la culture politique qu'ils viennent d'acquérir. Nous serons contaminés, amollis, désorientés ; nous deviendrons réformistes et nationalistes ; pour finir, les partis bourgeois n'auront qu'à prendre la peine de nous liquider. Hoederer ! Ce Parti, c'est le vôtre, vous ne pouvez pas avoir oublié la peine que vous avez prise pour le forger, les sacrifices qu'il a fallu demander, la discipline qu'il a fallu imposer. Je vous en supplie : ne le sacrifiez pas de vos propres mains.

HOEDERER

Que de bavardages ! Si tu ne veux pas courir de risques il ne faut pas faire de politique.

HUGO

Je ne veux pas courir ces risques-là.

HOEDERER

Parfait : alors comment garder le pouvoir ?

HUGO

Pourquoi le prendre ?

HOEDERER

Es-tu fou ? Une armée socialiste va occuper le pays et tu la laisserais repartir sans profiter de son aide ? C'est une occasion qui ne se reproduira jamais plus : je te dis que nous ne sommes pas assez forts pour faire la Révolution seuls.

HUGO

On ne doit pas pouvoir prendre le pouvoir à ce prix.

HOEDERER

Qu'est-ce que tu veux faire du Parti ? Une écurie de courses ? À quoi ça sert-il de fourbir un couteau tous les jours si l'on n'en use jamais pour trancher ? Un parti, ce n'est jamais qu'un moyen. Il n'y a qu'un seul but : le pouvoir.

HUGO

Il n'y a qu'un seul but : c'est de faire triompher nos idées, toutes nos idées et rien qu'elles.

HOEDERER

C'est vrai : tu as des idées, toi. Ça te passera

HUGO

Vous croyez que je suis le seul à en avoir ? Ça n'était pas pour des idées qu'ils sont morts, les copains qui se sont fait tuer par la police du Régent ? Vous croyez que nous ne les trahirions pas, si nous faisons servir le Parti à dédouaner leurs assassins ?

HOEDERER

Je me fous des morts. Ils sont morts pour le Parti et le Parti peut décider ce qu'il veut. Je fais une politique de vivant, pour les vivants.

HUGO

Et vous croyez que les vivants accepteront vos combines ?

HOEDERER

On les leur fera avaler tout doucement.

HUGO

En leur mentant ?

HOEDERER

En leur mentant quelquefois.

HUGO

Vous... vous avez l'air si vrai, si solide ! Ça n'est pas possible que vous acceptiez de mentir aux camarades

HOEDERER

Pourquoi ? Nous sommes en guerre et ça n'est pas l'habitude de mettre le soldat heure par heure au courant des opérations.

HUGO

Hoederer, je... je sais mieux que vous ce que c'est que le mensonge ; chez mon père tout le monde se mentait, tout le monde me mentait. Je ne respire que depuis mon entrée au Parti. Pour la première fois j'ai vu des hommes qui ne mentaient pas aux autres hommes. Chacun pouvait avoir confiance en tous et tous en chacun, le militant le plus humble avait le sentiment que les ordres des dirigeants lui révélaient sa volonté profonde, et s'il y avait un coup dur, on savait pourquoi on acceptait de mourir. Vous n'allez pas...

HOEDERER

Mais de quoi parles-tu ?

HUGO

De notre Parti.

HOEDERER

De notre Parti ? Mais on y a toujours un peu menti. Comme partout ailleurs. Et toi, Hugo, tu es sûr que tu ne t'es jamais menti, que tu n'as jamais menti, que tu ne mens pas à cette minute même ?

HUGO

Je n'ai jamais menti aux camarades. Je... À quoi ça sert de lutter pour la libération des hommes, si on les méprise assez pour leur bourrer le crâne ?

HOEDERER

Je mentirai quand il faudra et je ne méprise personne. Le mensonge, ce n'est pas moi qui l'ai inventé : il est né dans une société divisée en classes et chacun de nous l'a hérité en naissant. Ce n'est pas en refusant de mentir que nous abolirons le mensonge : c'est en usant de tous les moyens pour supprimer les classes.

HUGO

Tous les moyens ne sont pas bons.

HOEDERER

Tous les moyens sont bons quand ils sont efficaces.

(...)

 **Texte n° 4 : Les justes, Acte II, Camus, 1949.**

Dans Les Justes, Camus met en scène un groupe de révolutionnaires russes qui préparent un attentat contre le grand-duc, frère du Tzar. Kaliayev, un jeune poète, est chargé de lancer une bombe sur la calèche où il se trouve. Mais au moment de passer à l'acte, il aperçoit, à côté du grand-duc, ses deux enfants, et ne lance pas la bombe. Revenu auprès de ses camarades, il insiste sur sa volonté d'être un justicier et non un assassin. Tout le groupe des terroristes approuve ce refus de tuer des innocents, à l'exception de Stepan.

ANNENKOV : Des enfants ?

STEPAN : Oui. Le neveu et la nièce du grand-duc.

ANNENKOV : Le grand-duc devait être seul, selon Orlov.

STEPAN : Il y avait aussi la grande-duchesse. Cela faisait trop de monde, je suppose, pour notre poète. Par bonheur, les mouchards n'ont rien vu.

Annenkov parle à voix basse à Stepan. Tous regardent Kaliayev qui lève les yeux vers Stepan. (...)

KALIAYEV : Regardez-moi, frères, regarde-moi, Boria, je ne suis pas un lâche, je n'ai pas reculé. Je ne les attendais pas. Tout s'est passé trop vite. Ces deux petits visages sérieux et dans ma main, ce poids terrible. C'est sur eux qu'il fallait le lancer. Ainsi. Tout droit. Oh non ! Je n'ai pas pu. *Il tourne son regard de l'un à l'autre.* Autrefois, quand je conduisais la voiture, chez nous en Ukraine, j'allais comme le vent, je n'avais peur de rien. De rien au monde, sinon de renverser un enfant. J'imaginai le choc, cette tête frêle frappant la roue, à la volée... *Il se tait.* Aidez-moi... *Silence.* Je voulais me tuer. Je suis revenu parce que je pensais que je vous devais des comptes, que vous étiez mes seuls juges, que vous me diriez si j'avais tort ou raison, que vous ne pouviez pas vous tromper. Mais vous ne dites rien. *Dora se rapproche de lui, à le toucher. Il les regarde, et d'une voix morne.* Voilà ce que je propose. Si vous décidez qu'il faut tuer ces enfants, j'attendrai la sortie du théâtre et je lancerai la bombe sur la calèche. Je sais que je ne manquerai pas mon but. Décidez seulement, j'obéirai à l'organisation.

STEPAN : L'organisation t'avait demandé de tuer le grand-duc.

KALIAYEV : C'est vrai. Mais elle ne m'avait pas demandé d'assassiner des enfants.

ANNENKOV : Yanek a raison. Ceci n'était pas prévu.

STEPAN : Il devait obéir.

ANNENKOV : Je suis le responsable. Il fallait que tout fût prévu et que personne ne pût hésiter sur ce qu'il y avait à faire. Il faut seulement décider si nous laissons échapper définitivement cette occasion ou si nous ordonnons à Yanek d'attendre la sortie du théâtre. Alexis ?

VOINOV : Je ne sais pas. Je crois que j'aurais fait comme Yanek. Mais je ne suis pas sûr de moi. (*Plus bas.*) Mes mains tremblent.

ANNENKOV : Dora ?

DORA, *avec violence.* J'aurais reculé, comme Yanek. Puis-je conseiller aux autres ce que moi-même je ne pourrais pas faire ?

STEPAN : Est-ce que vous vous rendez compte de ce que signifie cette décision ? Deux mois de filatures, de terribles dangers courus et évités, deux mois perdus à jamais. Egor arrêté pour rien. Rikov pendu pour rien. Et il faudrait recommencer ? Encore de longues semaines de veilles et de ruses, de tension incessante, avant de retrouver l'occasion propice ? Êtes-vous fous ?

ANNENKOV : Dans deux jours, le grand-duc retournera au théâtre, tu le sais bien.

STEPAN : Deux jours où nous risquons d'être pris, tu l'as dit toi-même.

KALIAYEV : Je pars.

DORA : Attends ! (*À Stepan.*) Pourrais-tu, toi, Stepan, les yeux ouverts, tirer à bout portant sur un enfant ?

STEPAN : Je le pourrais si l'Organisation le commandait.

DORA : Pourquoi fermes-tu les yeux ?

STEPAN : Moi ? J'ai fermé les yeux ?

DORA : Oui.

STEPAN : Alors, c'était pour mieux imaginer la scène et répondre en connaissance de cause.

DORA : Ouvre les yeux et comprends que l'Organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants fussent broyés par nos bombes.

STEPAN : Je n'ai pas assez de cœur pour ces niaiseries. Quand nous nous déciderons à oublier les enfants, ce jour-là, nous serons les maîtres du monde et la révolution triomphera.

DORA : Ce jour-là, la révolution sera haïe de l'humanité entière.

STEPAN : Qu'importe si nous l'aimons assez fort pour l'imposer à l'humanité entière et la sauver d'elle-même et de son esclavage.

DORA : Et si l'humanité entière rejette la révolution ? Et si le peuple entier, pour qui tu luttas, refuse que ses enfants soient tués ? Faudra-t-il le frapper aussi ?

STEPAN : Oui, s'il le faut, et jusqu'à ce qu'il comprenne. Moi aussi, j'aime le peuple.

DORA : L'amour n'a pas ce visage.

STEPAN : Qui le dit ?

DORA : Moi, Dora.

STEPAN : Tu es une femme et tu as une idée malheureuse de l'amour.

DORA, avec violence : Mais j'ai une idée juste de ce qu'est la honte.

STEPAN : J'ai eu honte de moi-même, une seule fois, et par la faute des autres. Quand on m'a donné le fouet. Car on m'a donné le fouet. Le fouet, savez-vous ce qu'il est ? Véra était près de moi et elle s'est suicidée par protestation. Moi, j'ai vécu. De quoi aurais-je honte, maintenant ?

ANNENKOV : Stepan, tout le monde ici t'aime et te respecte. Mais quelles que soient tes raisons, je ne puis te laisser dire que tout est permis. Des centaines de nos frères sont morts pour qu'on sache que tout n'est pas permis.

STEPAN : Rien n'est défendu de ce qui peut servir notre cause.

ANNENKOV, avec colère : Est-il permis de rentrer dans la police et de jouer sur deux tableaux, comme le proposait Evno ? Le ferais-tu ?

STEPAN : Oui, s'il le fallait.

ANNENKOV, se levant : Stepan, nous oublierons ce que tu viens de dire, en considération de ce que tu as fait pour nous et avec nous. Souviens-toi seulement de ceci. Il s'agit de savoir si, tout à l'heure, nous lancerons des bombes contre des enfants.

STEPAN : Des enfants ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. Ne comprenez-vous donc rien ? Parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore. Avez-vous vu mourir des enfants de faim ? Moi, oui. Et la mort par la bombe est un enchantement à côté de cette mort-là. Mais Yanek ne les a pas vus. Il n'a vu que les deux chiens savants du grand-duc. N'êtes-vous donc pas des hommes ? Vivez-vous dans le seul instant ? Alors choisissez la charité et guérissez seulement le mal de chaque jour, non la révolution qui veut guérir tous les maux, présents et à venir.

DORA : Yanek accepte de tuer le grand-duc puisque sa mort peut avancer le temps où les enfants russes ne mourront plus de faim. Cela déjà n'est pas facile. Mais la mort des neveux du grand-duc n'empêchera aucun enfant de mourir de faim. Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites.

STEPAN, violemment : Il n'y a pas de limites. La vérité est que vous ne croyez pas à la révolution. (*Tous se lèvent, sauf Yanek*). Vous n'y croyez pas. Si vous y croyiez totalement, complètement, si vous étiez sûrs que par nos sacrifices et nos victoires, nous arriverons à bâtir une Russie libérée du despotisme, une terre de liberté qui finira par recouvrir le monde entier, si vous ne doutiez pas qu'alors, l'homme, libéré de ses maîtres et de ses préjugés, lèvera vers le ciel la face des vrais dieux, que pèserait la mort de deux enfants ? Vous vous reconnaissez tous les droits, tous, vous m'entendez. Et si cette mort vous arrête, c'est que vous n'êtes pas sûrs d'être dans votre droit. Vous ne croyez pas à la révolution.

Silence. Kaliayev se lève.

KALIAYEV : Stepan, j'ai honte de moi et pourtant je ne te laisserai pas continuer. J'ai accepté de tuer pour renverser le despotisme. Mais derrière ce que tu dis, je vois s'annoncer un despotisme qui, s'il s'installe jamais, fera de moi un assassin alors que j'essaie d'être un justicier. (...)